

Restauration de l'ancien Clocher Roman de l'église Saint-Martin à Saint-Imier

Autor(en): **Saurer, Jean M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera**

Band (Jahr): **23 (1972)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-393084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

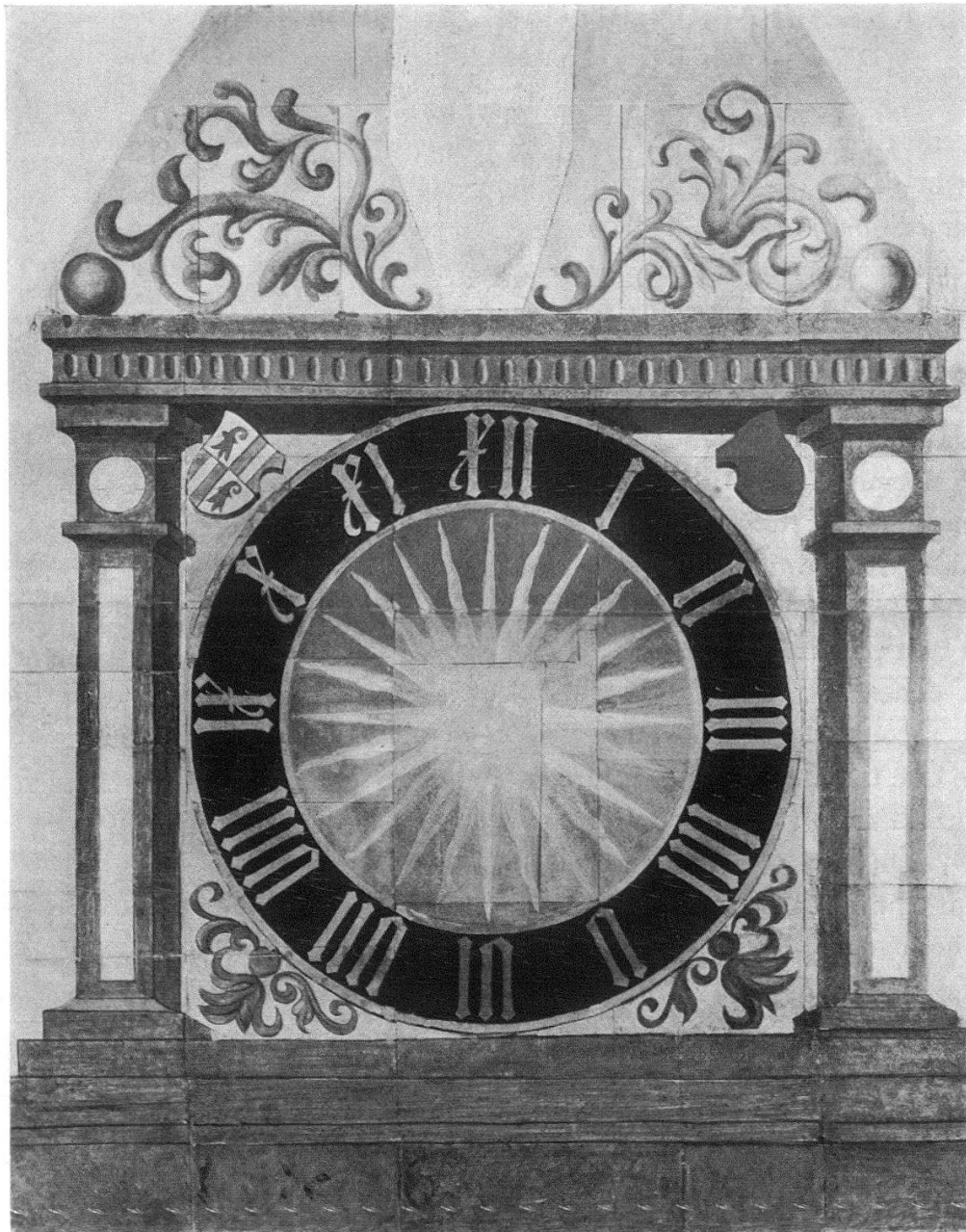
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RESTAURATION DE L'ANCIEN CLOCHER ROMAN
DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN A SAINT-IMIER

Imier, venu de Lugnez au VII^e siècle, est le fondateur de la petite ville de Saint-Imier, située dans la vallée de la Suze, entre Bienne et La Chaux-de-Fonds. L'ermite Imier semble avoir édifié un oratoire dédié à Saint Martin de Tours. L'oratoire a dû faire place à une chapelle, car un acte de 962 cite une «capella Sancti Ymerii». Ce modeste sanctuaire a été agrandi par la suite et utilisé comme église paroissiale. En 1228, le cartulaire de l'Evêché de Lausanne dont dépendait la paroisse de Saint-Imier, mentionne deux églises à Saint-Imier : l'église paroissiale de Saint-Martin et la collégiale à l'usage du Chapitre de chanoines, imposant édifice des X^e et XI^e siècles ayant joué le rôle d'église de pèlerinage jusqu'à la Réforme. Il est difficile d'attribuer une date quelque peu exacte à l'église Saint-Martin dont la nef fut malheureusement détruite en 1828. Un jour, peut-être, des fouilles pourront-elles être effectuées sur l'emplacement de cette nef, occupé actuellement par un bâtiment industriel. On sait toutefois qu'elle n'avait pas de collatéraux et qu'elle se terminait à l'est par une abside semi-circulaire. Son plafond était en bois et ses fenêtres à plein-cintre étaient petites. Le sol était constitué par des pierres tombales et le toit peu incliné était recouvert de pierres plates. Cette description qui nous est parvenue, permet de conclure que la petite nef devait être de style préroman fort simple.

Par contre, *l'ancien clocher* de l'église n'a pas été démoli. Il se dresse au sud-est de la Place du Marché, un peu en retrait, à moitié caché par un petit immeuble abritant actuellement une boucherie. On l'appelle encore souvent *Vieille Tour* ou *Tour de la Reine Berthe*, car les gens d'ici s'imaginaient, à tort, qu'elle avait été érigée grâce à la reine Berthe de Bourgogne, confondue avec la Comtesse Berthe de Granges, épouse d'Ulrich II, Comte de Neuchâtel, qui firent à maintes occasions des dons à la paroisse et au Chapitre de Saint-Imier. La Tour Saint-Martin fut restaurée en 1906. Les outrages du temps ne l'ayant point épargnée, la paroisse réformée, propriétaire de la collégiale ainsi que de la tour en question, a décidé sa restauration. Commencés à fin 1969, les travaux ont été achevés en 1971. Ils ont été dirigés par M. Hermann von Fischer, conservateur des Monuments historiques du canton de Berne et M. Etienne Bueche, architecte à Saint-Imier.

La tour de section carrée est bâtie en pierres de taille moyenne dont les joints ont été consolidés lors de la récente restauration. Les fenêtres des premier et deuxième étages sont petites et fort étroites. Les quatre faces sont percées de fenêtres géminées à plein-cintre. La pierre jaune d'Hauterive dont elles sont faites, contraste avec la couleur grise de l'appareil de la majeure partie de la tour. Le toit à quatre pans peu inclinés, couvert de pierres plates, a été également restauré. A son faîte se trouve un nouveau coq-girouette en cuivre mieux adapté au caractère médiéval de la tour que l'ancien coq boursoufflé posé au début du siècle. La porte d'entrée s'ouvrant à l'ouest, possède un arc en plein-cintre formé de voussoirs cunéiformes reposant sur des pieds-droits construits irrégulièrement. Toute la pierre d'Hauterive de cette partie a été rafraîchie. Alors que la partie supérieure de la tour, c'est-à-dire le beffroi, doit certainement dater des XI^e ou XII^e siècles (les fenêtres géminées tendent à la prouver), il n'est pas impossible que la partie inférieure soit quelque peu plus ancienne. Le rez-de-chaussée a très bien pu jouer le rôle de narthex avant de se voir réhaussé.



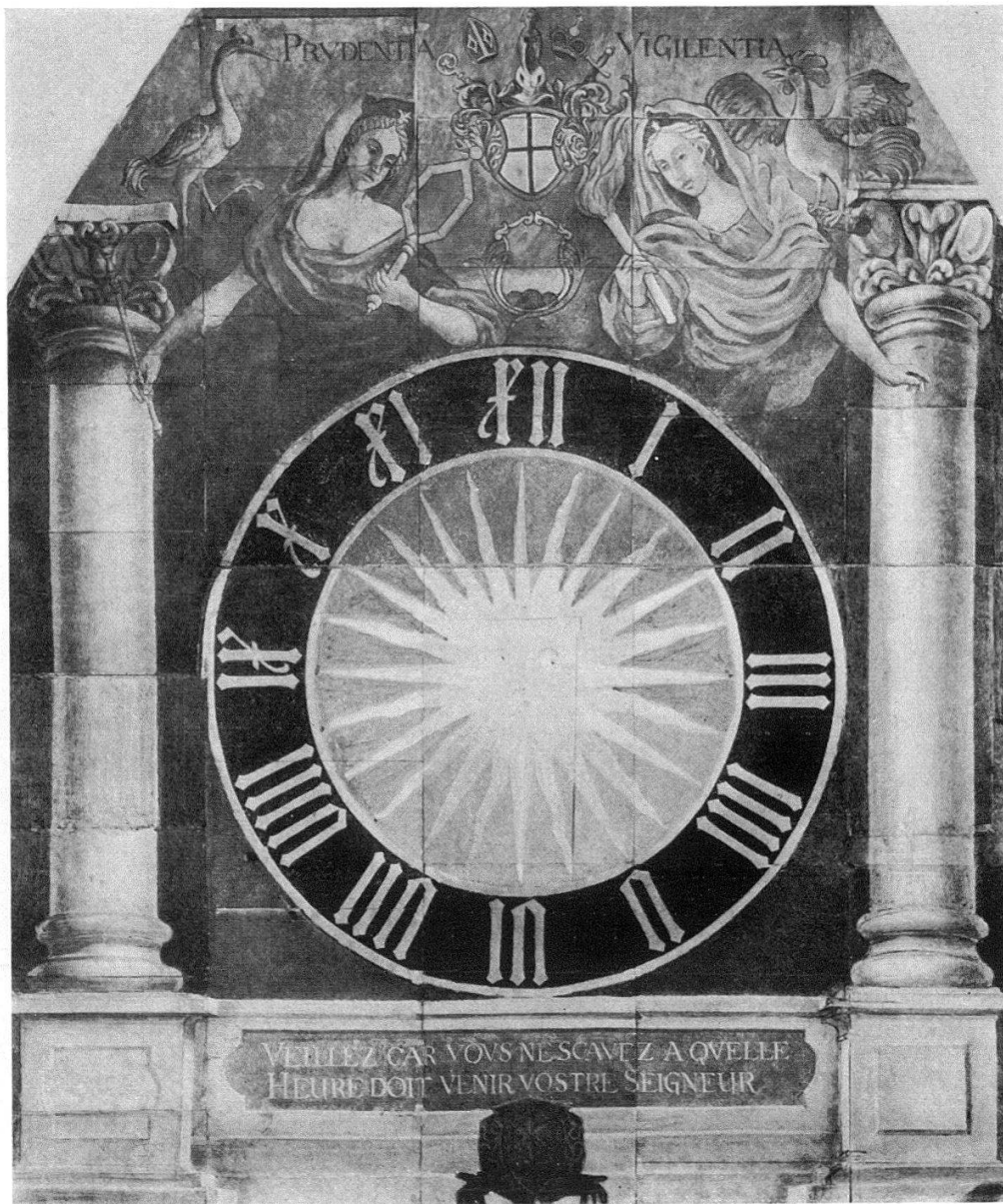
Saint-Imier. Tour Saint-Martin.

Fresque du 16^e siècle retrouvée à l'état de fragments sous celle du 17^e siècle.

Ayant été reconstituée, elle est actuellement reproduite, en format réduit au rez-de-chaussée de la tour

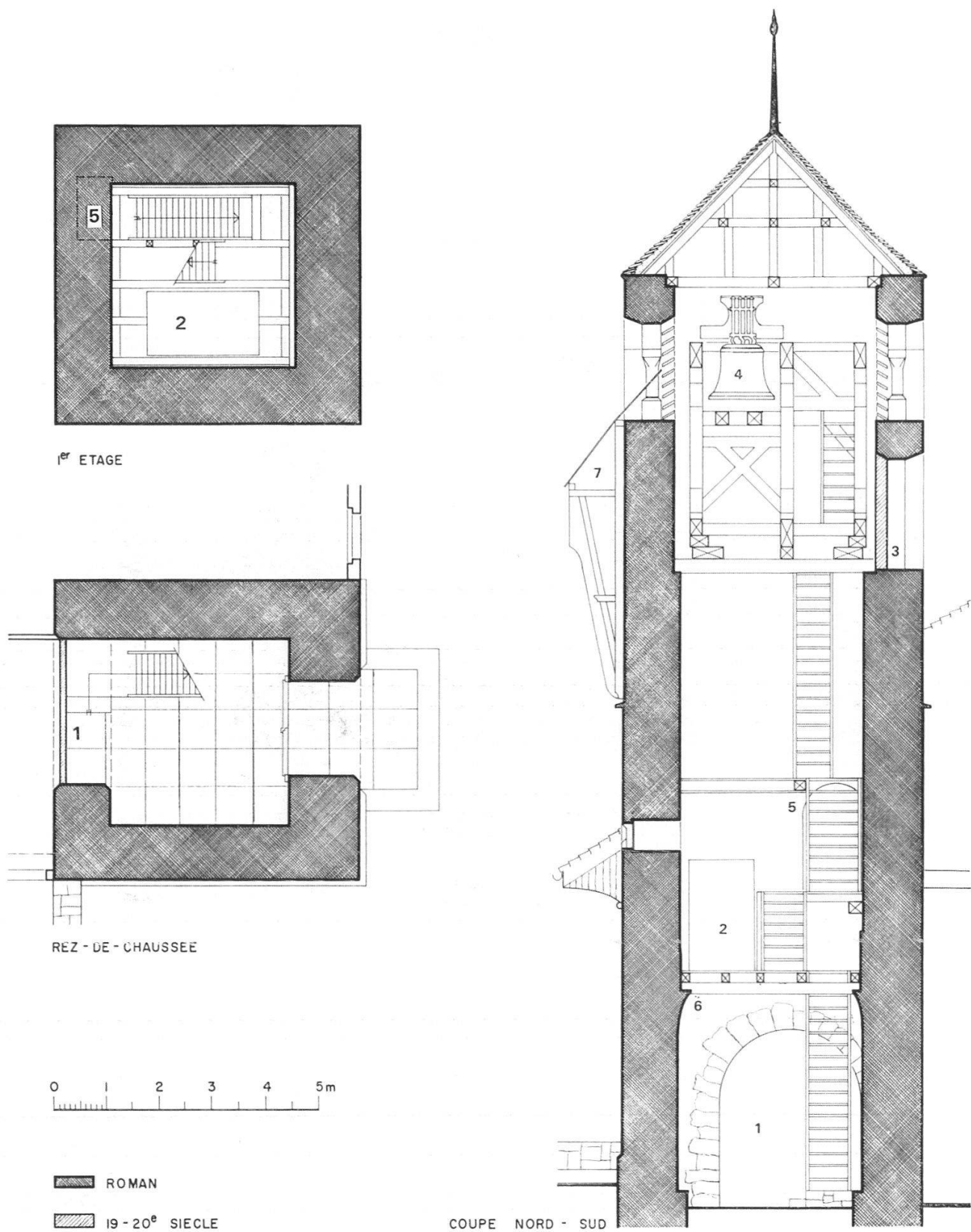
Photo-montage réalisé par M. Hans-Alex Fischer

L'horloge de la face nord est mentionnée dans les comptes communaux pour la première fois en 1629. Autour du cadran, on pouvait observer les restes fort abîmés d'une *fresque* dont heureusement un relevé à petite échelle avait été effectué par René Bleuer en 1906. Les dessins se trouvent dans les archives paroissiales ainsi qu'au Musée national à Zurich; en outre de bonnes photographies avaient été prises. Ainsi, il n'a pas été difficile de reconstituer cette fresque à l'endroit même où pendant de nombreuses années les passants avaient pu assister à sa lente dégradation. M. Hans-Alex Fischer, restaurateur, et M. Jiri Stribrsky, artiste tchèque, se sont chargés des travaux artistiques.



Saint-Imier. Tour Saint-Martin.
Fresque de la fin du 17^e siècle sur la face nord de la tour
Photo-montage réalisé par M. Hans-Alex Fischer

La fresque est de style baroque et doit dater de la fin du XVII^e siècle. Dans sa partie supérieure, on remarque les armoiries de Guillaume-Jacques Rinck de Baldenstein, prince-évêque de Bâle de 1693–1705. Ces dates sont bien en accord avec le style de la fresque. Les armes sont surmontées d'un cimier avec un personnage tronqué. Juste au-dessus du cadran, on observe un blason (un mont à trois coupeaux) dont l'attribution est incertaine. Par contre, l'armoirie se trouvant dans la partie inférieure de la fresque, au-dessous du texte: «Veillez, car vous ne savez à quelle heure doit venir votre Seigneur», est une des variantes de la famille Beynon, dont Jean-François était maire de Saint-Imier, de 1685 à 1713. A gauche et à droite du cadran se trouvent deux colonnes, ainsi que deux symboles. A droite, il s'agit de la Foi portant un flambeau et accompagnée d'un coq. Ce dernier rappelle le reniement de Saint Pierre, par conséquent il enjoint de garder la foi. A gauche,



Saint-Imier. Tour Saint-Martin. Coupe

1 ancien passage (actuellement muré) menant de la tour à la nef; 2 mécanisme de l'horloge; 3 ancienne fenêtre actuellement murée; 4 cloche du prévôt Jean Belleney (1512) sonnante actuellement les heures; 5 niche à destination inconnue (ou ancienne porte murée conduisant autrefois sur une galerie située au fond de la nef?); 6 amorce d'une ancienne voûte?; 7 auvent protégeant la fresque et le cadran de l'horloge



Saint-Imier. Tour Saint-Martin

une femme, se contemplant dans un miroir, symbolise l'Orgueil et la Vanité. Le héron ne fait que compléter ce symbole; souvenons-nous de la fable d'Esopé dans laquelle le héron, trop orgueilleux, ne voulait pas se nourrir de poisson et a dû, en fin de compte, se contenter de vermine. *Le sens de la fresque* serait donc: il faut avoir la foi et combattre la vanité humaine, c'est-à-dire il faut regarder ce qui est en haut et non pas ce qui est ici-bas. La devise: «Prudentia Vigilantia» soit: «Prudence Vigilance», ne correspond pas tout à fait au contenu de la fresque. Ou bien le peintre n'avait pas bien compris les symboles et leur avait attribué une autre signification, ou alors la devise fut peinte plus tard, c'est-à-dire à un moment où la valeur des symboles de la fresque n'était plus connue. Toutefois, en se donnant un peu de peine, on pourrait attribuer la devise «Prudence Vigilance» aux symboles de la fresque, en les interprétant comme suit: soyez prudents afin de ne pas tomber dans l'orgueil et vigilants afin de conserver la foi.

Un grattage méticuleux des restes de la fresque a révélé l'existence *d'une autre plus ancienne*. Au-dessous du cadran se trouve un stylobate supportant deux pilastres sur lesquels repose un entablement. On remarque le blason de Philippe de Gundelsheim, prince-évêque de 1527–1553. Par sa composition et ses coloris, cette deuxième fresque peut être datée du XVI^e siècle; la présence du blason mentionné confirmerait cette conclusion.

Des traces d'inscription d'une année du XVII^e siècle s'aperçoivent sur la partie inférieure. Elle fut certainement, ajoutée sur la fresque du XVI^e siècle lors d'une restauration ou lors du remplacement du mécanisme de l'horloge. S'agirait-il de l'année 1629 apparaissant d'autre part dans les comptes communaux à propos d'une horloge? Des rinceaux décoratifs aux angles du carré entourant le cadran, ont été relevés au cours des travaux d'exploration. S'agit-il des restes d'une troisième fresque antérieure à la deuxième dont nous venons de parler, troisième fresque dont on ne peut dire grand'chose, faute de données complémentaires? La deuxième fresque a été reproduite récemment, en format réduit, au rez-de-chaussée de la tour, par M. Henri Aragon, artiste-peintre à Saint-Imier. L'auvent protégeant la fresque des intempéries a été construit à l'occasion de l'exécution de la fresque la plus récente, celle de la fin du XVII^e siècle. Cette assertion semble valable, car seule cette fresque est limitée par les arbalétriers de l'auvent, alors que les versions antérieures ne l'étaient pas. L'examen de la charpente de l'auvent ainsi que celui de sa fixation dans la maçonnerie, permettent d'arriver à la même conclusion.

A l'intérieur de la tour, toute la charpente et l'escalier menant au beffroi ont été remplacés. *La cloche* ou gros-bourdon, dite tocsin, a été fondue en 1512 par l'ordre du dernier prévôt du chapitre de Saint-Imier: Jean Belleney. On peut y lire l'inscription suivante: «Dans l'année du Seigneur 1512, prie pour nous Saint Imier». Quatre figurines représentant Saint Martin, Saint Siméon, Saint Imier et la Vierge, ornent cette grosse cloche, hélas fêlée, mais égrenant tout de même les heures. Quant au mouvement d'horlogerie, son mécanisme et certaines subtilités de construction, l'alliage du métal de certaines pièces, font attribuer cette merveille technique à des horlogers franc-comtois du XVIII^e siècle. Le rez-de-chaussée ou narthex de la tour a été libéré du mouvement d'horlogerie qui l'encombrait, ce dernier, nettoyé et réparé, a été placé au premier étage. La porte qui menait de la tour dans la nef, a été partiellement dégagée de la maçonnerie qui la murait. Un bel arc en plein-cintre de pierre rougeâtre est ainsi apparu. Cette porte est décalée par rapport à celle de l'entrée de la tour, elle est assez nettement déplacée vers le sud, ce qui confirmerait que le clocher fut adossé après coup à la nef. Signalons encore que le pourrage du plafond du narthex a été rehaussé, ce qui a permis de dégager l'assise d'une éventuelle voûte en berceau qui devait couvrir originairement le narthex. Le sol a été pourvu d'un pavage en galets du lac. A l'exception d'une dalle calcaire réemployée au départ de l'escalier, aucune trace d'ancien dallage n'a été trouvée. Des fouilles sommaires ont été effectuées dans le sol à l'intérieur de la tour: seuls quelques ossements ont été découverts. Rappelons qu'en 1904, des ouvriers creusant le sol à proximité de la tour (plus exactement à quelques mètres de son angle nord-ouest), avaient exhumé *un petit vase* de terre cuite contenant quinze pièces de monnaies romaines en cuivre, s'échelonnant de l'an 70 jusqu'à 353. Elles sont déposées au musée de St-Imier. Le fait d'avoir été trouvées avec des ossements (l'église était autrefois entourée d'un cimetière), ne prouve pas que les pièces aient été mises dans une sépulture, d'autant plus que le vase n'était pas profondément enfoui. D'autre part, il est prouvé qu'à l'approche des barbares, beaucoup de gens cachèrent leur fortune dans le sol. Mais dans notre cas, il semble s'agir plutôt d'un collectionneur, vu la disparité des pièces. Il serait souhaitable que des fouilles sérieuses soient entreprises, d'autant plus qu'une nouvelle pièce romaine a été trouvée il y a quelques années lors de travaux de creusage à une dizaine de mètres à l'est du premier gisement.

Mentionnons encore la découverte, en 1964, d'une *cuve en pierre* lors de la démolition d'un vétuste petit immeuble situé à quelques mètres au sud-ouest de la tour. M. Maxime Gorce prétend qu'il s'agit-là d'une cuve baptismale paléochrétienne, qu'il date des années 600-610, c'est-à-dire du temps d'Imier. Elle est de forme ovoïdale: 77 cm de longueur, 64 cm de largeur, 45 cm de profondeur; ses parois de calcaire ont 10 cm d'épaisseur et dans le fond se trouve un trou d'écoulement de 8,5 cm de diamètre, beaucoup trop grand pour que la cuve soit un simple bassin de fontaine. Elle est fort analogue à la cuve baptismale paléochrétienne d'Engins dans le Vercors, attribuée au milieu du VII^e siècle. Il est urgent que des spécialistes se penchent sur cette cuve afin de l'authentifier, et s'il s'avère que M. Maxime Gorce ne s'est pas laissé emporter par son imagination, Saint-Imier pourra alors s'enorgueillir de posséder le témoin le plus ancien de l'implantation du christianisme dans la région.

Jean M. Saurer

Bibliographie: LOUIS BUCHE, L'église-collégiale de Saint-Imier (Actes de la Société jurassienne d'Emulation, année 1931). – S. SCHWAB, Les églises de Saint-Imier (Actes de la Société jurassienne d'Emulation, année 1885). – HENRI JOLIAT, Les vestiges romains du Jura Bernois (Actes de la Société jurassienne d'Emulation, année 1942, pages 164-165). – MAXIME GORCE, Saint-Imier (Isère) et la cuve baptismale, et Saint-Imier (Jura bernois) (Le Jura Bernois, quotidien de Saint-Imier, Edition Pierre Grossniklaus S.A., n° 223, 25 septembre 1964). – ROBERT GERBER, «Vestiges romains à Saint-Imier» (Indicateur d'antiquités suisses, volume XXIV, 3^e cahier, 1922). – J.M. SAURER, Les églises romanes de Saint-Imier (Guides de monuments suisses, publiés par la Société d'Histoire de l'Art en Suisse, 1965).

L'ÉGLISE DES JÉSUITES DE PORRENTROY

Historique

Après que la ville de Bâle eut accepté la Réforme, le prince-évêque Philippe de Gundelsheim quitta en 1528 sa résidence et la cathédrale des bords du Rhin afin de s'établir définitivement dans son château de Porrentruy. Durant le règne de son successeur, Melchior de Lichtenfels, la situation financière de la principauté s'aggrava, si bien qu'en 1575, après la mort de ce dernier, la principauté faillit être acculée à la ruine, car les recettes ne pouvaient plus couvrir tous les besoins financiers. Dans la même année, le chapitre des chanoines nomma comme prince-évêque le plus jeune chanoine: Christophe Blarer de Wartensee, âgé de 33 ans seulement, qui allait devenir le contre-réformateur et le grand restaurateur de la principauté. En plus de la carence des moyens financiers, le prince se trouva en présence d'un clergé incapable de mener à bien les tâches qui lui étaient imparties. Il décida par conséquent de créer à Porrentruy un collège et un séminaire pour que la jeunesse eût la possibilité de fréquenter une bonne école dans un internat et pour former un clergé bien instruit et des fonctionnaires capables d'administrer la principauté.

Afin de se procurer un corps enseignant compétent, le prince-évêque s'adressa à l'ordre des Jésuites, qui s'engagea à mettre à la disposition de la principauté les prédicateurs et les professeurs nécessaires; ils arrivèrent à Porrentruy en 1591 et furent logés au château du prince en attendant que leur fussent construits les bâtiments promis par le prince-évêque. Quelque précaire que fût encore la situation financière, le prince décida de faire ériger, au